

Fais un effort pour te souvenir

On ne m'a pas raconté une partie de mon histoire. On n'explique pas aux enfants ce qu'on n'a pas vécu, on ne les prépare pas à ce qu'elles pourraient être et qu'on n'a jamais été. Mes parents m'ont parlé de leurs vies, de leurs histoires d'amour – des rencontres comme des ruptures –, de leurs amitiés, de leurs convictions, de leurs doutes, et même de leurs échecs ; ils ont décrit les lieux de leurs enfances, évoqué les emplois des unes et des autres, les pays où celles et ceux qui me précèdent ont vécu. Bien sûr ils ont dû garder quelques détails pour eux, mais aucune de mes questions n'est restée sans réponse. Malgré tout je persiste : une partie de mon histoire ne m'a pas été transmise.

Connaître ma famille ne m'a pas suffi. J'ai eu besoin d'une autre filiation pour prolonger et augmenter la première, pour parfois la déjouer aussi ; d'une filiation qui n'a plus rien à voir avec le sang. J'ai cherché les personnes qui, avant

moi, ont construit leurs vies selon les mêmes désirs et aspirations. Je sais que je leur dois beaucoup et qu'elles ont rendu mon existence possible. Comment qualifier cette histoire que je poursuis : féministe, minoritaire, queer ? Certainement. C'est une histoire politique, une histoire de lutte et d'amitié, de liens dits mineurs qui sont assez peu consignés dans les archives et s'effacent quand les gens disparaissent. C'est une histoire qui est encore en train d'être découverte et écrite, qui s'élabore depuis des traces souvent fragiles et doit s'extirper de la honte et du silence. J'ai besoin d'elle, sinon la solitude l'emporte.

Longtemps j'ai cru que je n'existais pas. Si j'avais cherché, j'aurais pu trouver des livres, des alliées ou des témoins, mais personne ne m'a mise sur leurs pistes. C'est une remarque qui s'applique aussi bien à la famille qu'à l'école : dans ces deux espaces, on ne parle ni de Magnus Hirschfeld ni de Sojourner Truth, ni des suffragettes ni des émeutes de Stonewall. J'ai attendu de tomber amoureuse à dix-neuf ans pour qu'une fille aux lunettes rondes et aux cheveux courts m'explique que la marche des fiertés où nous étions allées danser et crier le jour même était la commémoration de ces émeutes menées en 1969 par des femmes trans dans un bar de New York, le Stonewall Inn, contre la violence de la police.

C'est cette même jeune femme qui, dans sa chambre du CROUS, m'a tendu pour la première fois un livre de Monique Wittig, elle encore qui m'a parlé de Judith Butler et expliqué que le genre et le sexe étaient deux choses distinctes et construites. La pensée a prolongé le désir, elle l'a justifié et établi si bien qu'aujourd'hui encore je ne les démêle plus. Je me souviens qu'allongée contre elle dans son lit une place j'étais intimidée et subjuguée par tous ces nouveaux noms et son air si sérieux quand elle les prononçait, par ses boucles blondes et les idées qu'elle me dévoilait, par tout le désir qui me traversait et ces livres que je ne connaissais pas alors qu'ils parlaient de ma vie. Avec elle j'ai compris que nos existences prennent sens quand on les lie à d'autres. Encore faut-il les trouver ces autres.

Notre relation n'a pas duré, mais ce qu'elle m'a transmis ne m'a jamais quittée. J'ai compris qu'il y avait des paroles manquantes, que certaines vies n'étaient presque jamais dites. Maintenant je sais que des récits se fabriquent entre les grandes voix de la mémoire majoritaire. Je suis allée chercher mon histoire pour me la donner. C'est l'écrivaine Monique Wittig qui m'a mise sur cette piste, elle qui m'était apparue dans la chambre d'étudiante de ma première amante : « Tu dis qu'il n'y a pas de mots pour décrire ce temps, tu dis qu'il n'existe pas. Mais souviens-toi. Fais un effort

*Monique
Wittig,
Les Guérillères,
1969.

pour te souvenir. Ou à défaut, invente*. » S'en tenir au constat de l'absence de récit n'est pas suffisant, ce serait une défaite. C'est en tout cas ce que j'ai pensé en la lisant. Si ce silence ne me convient pas, il ne tient qu'à moi de le rompre. Les paroles manquent peut-être, mais les faits et les vies, elles, sont bien là et attendent d'être vues et dites. Alors j'ai écouté Wittig, j'ai fait un effort pour me souvenir, pour trouver ce qui ne m'avait pas été donné. Et, quand les sources ont été trop lacunaires, quand je n'ai pas pu combler certains blancs, j'ai continué de suivre son conseil : j'ai inventé. De toute façon les histoires de famille portent bien leur nom : elles sont des fictions auxquelles nous choisissons de croire. Elles sont subjectives et construites et c'est ce qui peut les rendre belles. Et relatives. Ce simple fait nous donne le droit d'en inventer d'autres et, puisque tout est une affaire de récit, je compose le mien sur mesure.

Cette mémoire mêlée de faits et de fictions m'est nécessaire. Dépourvue de passé je suis fragile, pleine de doutes. D'ailleurs quand les amazones de Wittig font l'effort de se souvenir, « elles parlent ensemble du danger qu'elles ont été pour le pouvoir », elles se souviennent de leur force et que « leur puissance conjugquée a menacé les hiérarchies les systèmes de gouvernement les autorités ». Nous couper de notre

histoire permet d'amoindrir notre puissance ; les récits minoritaires sont tus parce qu'ils portent en eux une possibilité de subversion.

Alors je me suis créé une autre famille en plus de celle que j'ai déjà, une famille d'un autre genre, élargie et politique, une famille qui me rappelle à quel point nous sommes fortes et menaçantes. J'ai choisi tous ses membres. C'est moi qui ai composé ma lignée, le passé ne s'est pas imposé au présent comme cela se fait d'ordinaire. J'ai voyagé pour rencontrer les miennes, les écouter, pour regarder des images et visiter des lieux d'archives. Je suis revenue de ces voyages avec un peu plus de passé et le sentiment d'une profondeur ajoutée à ma vie. À certains moments cette nouvelle amplitude me porte, d'autres fois elle me plombe. Ce que j'ai rassemblé est traversé de puissance et de joie, mais aussi de beaucoup de violence. Certains soirs je suis épuisée de tout ce que je reçois et que je peine à assimiler, de toutes ces existences sur lesquelles l'ordre et la norme ont pesé, parfois jusqu'à les briser.

Je me souviens du dernier vol transatlantique sur lequel j'ai voyagé, chargée de la plus précieuse des cargaisons. Les lumières de la cabine étaient éteintes et une nuit totale nous entourait. Des turbulences faisaient tanguer l'avion depuis le décollage et je luttais contre la peur. Ma voisine,

une femme d'une cinquantaine d'années en jogging turquoise, dormait profondément, bandeau sur les yeux, et je la regardais de temps en temps pour me rassurer : si le danger avait été réel, elle n'aurait pas été si détendue. J'essayais de ne plus bouger, d'accepter les roulis et l'angoisse, la vague envie de vomir. Je fermais les yeux, convoquais des images amies qui défilaient sur mes paupières closes : les neiges du pôle que l'on frôlait, un immeuble en brique de Brooklyn, des montagnes et une vieille maison perdue dans une vallée, un tee-shirt qu'on enlève et qui découvre un tatouage sur lequel je pose ma main. J'avais déplié la couverture en polaire donnée par la compagnie pour dissimuler le sac à dos qui, au lieu d'être rangé sous mon siège, était contre moi. J'essayais de visualiser son contenu. À chaque fois que j'avais l'impression de tomber je le serrais un peu plus. C'est ce sac qui a empêché l'avion de piquer et disparaître, j'en suis certaine. Je ne pouvais pas mourir alors que je revenais des États-Unis avec des centaines de négatifs de la photographe Donna Gottschalk, des vies entières, les traces d'une histoire qui s'était déroulée avant ma naissance, dans un autre pays, mais qui, j'en étais persuadée, était aussi la mienne. Elle m'avait fait jurer d'avoir toujours ses images avec moi, *Keep it always with you*, et je tenais ma promesse. Donna n'a qu'un an de plus que ma mère, j'y

pense souvent. Elles ont été deux petites filles au même moment, dans les années 1950, l'une à New York, l'autre à Marseille. Elles incarnent les deux filiations parallèles qui encadrent ma vie. Donna est une version alternative de ma mère ; j'aurais pu être élevée par une femme lesbienne et photographe née à New York. Pourquoi pas.

Donna Gottschalk a photographié celles et ceux qu'elle aimait et avec qui elle partageait sa vie : des lesbiennes de la classe ouvrière, des personnes trans, des marginaux, des travailleuses. Elle dit qu'elle a photographié celles que personne ne regarde, celles qu'on oublie. Alors que je sens les angles des boîtes à négatifs qui appuient contre mon ventre, je me dis que, quitte à m'inventer de nouvelles histoires de famille, autant les mettre en commun avec d'autres.